

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 25

Artikel: A malin, malin et demi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188277>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quefois moins, rarement davantage, à moins d'aptitudes spéciales ; et il faut avec cela qu'ils se nourrissent, se vêtent, se chaussent, se blanchissent, car la direction ne fournit absolument rien à ses employés que le costume.

Ils passent la nuit dans les écuries ou sous des tentes ; quand la nuit est belle, ils préférèrent se coucher sur le sol nu en contemplant le ciel étoilé. Les premiers sujets et les écuyères logent seuls dans les baraques roulantes.

Lundi soir, après une journée de travail et la seconde représentation terminée, on a procédé à l'enlèvement de toutes les tentes ; ce travail, qui semble compliqué, est très rapidement exécuté, tous ces hommes y étant faits ; à quatre heures, cet énorme attirail est sur les voitures et les chevaux attelés. Les hommes titubent de fatigue, de sommeil et de faim ; quelques-uns s'endorment sur les tabourets d'un café voisin, après avoir avalé une tasse de café au lait de trois sous et un petit pain ; enfin, lestée de ce solide déjeuner, toute la troupe se met en route pour Echallens. Hélas ! que de misères, rien que des loques ; plusieurs n'avaient pas de chemise et l'on apercevait par-ci par-là la chair nue à travers les trous de la manche de ce qui fut jadis un paletot. Je n'ai vu là qu'un seul homme convenablement mis ; c'est un Français qui, sans le sou à Genève, est entré dans la troupe, à raison de vingt sous par jour ; toute cette société le gênait visiblement et il attendait l'ouverture d'un café de la température, pour y dépenser 15 centimes qu'il avait encore dans sa poche ; il venait de recevoir en pleine figure, d'un clown américain, cinq ou six coups de poing, sous prétexte qu'il n'avait pas travaillé à la *démolition* ; la vérité, c'est que ce malheureux avait dû lui refuser, et pour cause, de lui offrir un verre de rhum.

Ah ! la vie de bohème et celle de bohémien ont quelque chose de poétique pour certaines natures insoumises ; c'est la vie libre, au grand air, menée quelquefois fièrement. Mais, pour les autres, c'est l'esclavage stupide, voulu, avilissant, sans plaisir d'aucune sorte en retour. C'est l'esclavage moderne dans toute sa honte et ses avanies.

En arrivant à Echallens, ces gens, éreintés, ont dû travailler jusqu'au soir, en préparant entre temps ces grillades impossibles et ces incroyables pot-au-feu au bout du timon des voitures ; c'était là une des grandes attractions pour les badauds de Lausanne.

Quant aux autres employés, ils sont payés à raison de trois, quatre et quelquefois cinq francs par jour, aucune écuyère jusqu'ici n'a pu atteindre ce beau chiffre.

Je ne parle pas, bien entendu, du personnel des grands cirques, qui font une saison ou une année entière à Paris, Bordeaux, Londres ou Berlin ; ces établissements ont des *étoiles* qu'ils paient par dizaine de mille francs et des chevaux de haute valeur, ce qui n'est pas le cas des cirques ambulants.

J. D.

Pourquoi doit-on, à table, rompre son pain et non le couper ? — Dans les temps les plus reculés, il existait chez divers peuples, et notamment chez les Hébreux, une superstition qui réprouvait l'emploi du fer dans une foule de circonstances. Le fer passait alors pour être consacré au mauvais principe. On donnait au fer, en Egypte, le nom d'*os de typhon*, — ce qui équivalait à *os du diable*, — parce que ce métal sert à *couper* et à *détruire*. Les prêtres de ce pays se seraient bien gardés d'employer un couteau pour couper le pain *azyme* et même le pain ordinaire : c'eût été commettre un sacrilège. Le peuple, en Egypte, avait aussi pour habitude, en toute circonstance, de rompre le pain. Les Juifs, chez lesquels on trouve plus d'une institution empruntée des Egyptiens, se conforment à cette coutume lorsqu'ils célèbrent la Pâque. Au commencement de ce repas, le chef de la maison prend un pain, le bénit, le rompt et le distribue aux convives. A la fin du même repas, on a soin d'enlever tous les couteaux, parce que la table est considérée comme un autel, dont le fer ne doit pas approcher. Chez les Arabes, à table, on ne doit pas se servir d'un couteau.

Tout porte donc à croire qu'il faut voir un souvenir de ces antiques observances dans l'usage où sont les gens de bonne compagnie, qui savent se conduire à table, *de rompre et de ne jamais couper leur pain*.

A malin, malin et demi.

On chasse beaucoup les singes au Tonkin, et voici comment on s'y prend pour avoir raison du malin quadrupède :

Dans le fond d'une bouteille en grès, on place des noisettes, des amandes ou des bananes, surtout si la saison est passée, parce qu'alors l'appât est plus désirable, étant plus rare. On attache la bouteille au tronc d'un arbre et l'on s'éloigne à une distance respectable. Or, il est rare que, durant cette opération, le singe, dont le naturel curieux est proverbial, ne vous ait pas observé du haut d'un cocotier ou dissimulé derrière la large feuille d'un bananier. A peine êtes-vous parti, qu'il descend et s'empresse de courir satisfaire sa curiosité. Il gambade autour de l'appareil, le tourne, le retourne, met l'œil au goulot, et passe par tous les degrés de la convoitise avant d'oser introduire le bras à l'intérieur pour se saisir des friandises qui y sont contenues. Son manège ne tarde pas à attirer d'autres singes, qui se pâment comme lui, se posent sur leur derrière et semblent se consulter.

Enfin, l'un d'eux, plus audacieux, resserrant le pouce contre les autres doigts pour faire sa main plus petite, enfonce bravement le bras dans le goulot et saisit à poignée les fruits tant désirés. Ceux qui disent que le singe est malin n'ont probablement jamais assisté à cette chasse étrange et pourtant si vraie.

Evidemment, sa main que, vide, il a eu de la peine à fourrer dans le col étroit de la bouteille, il ne peut la retirer pleine de noisettes et fermée. Il tire à lui et fait, pour se dégager, des efforts inouïs,

n'imaginant pas ce moyen bien simple d'ouvrir la main et de lâcher tout.

Les amis prennent son sort en pitié, s'empressent, font les mille pas, le prennent même à bras-le-corps et tirent à retro avec lui, pendant que, sans se presser, le tendeur du piège arrive, brise la bouteille et s'empare du captif, malgré ses cris et ses grimaces.

A propos de l'exécution de Campi, un journal français raconte cette plaisante histoire :

C'était en 1793. Un grand seigneur de la cour, le marquis de Marville, homme bon, simple, l'un de ceux qui, dès les premiers jours, avaient adopté les idées nouvelles, fut arrêté. Il vivait cependant de la vie des gens du peuple, avait endossé le bourgeon et faisait partie du club des Feuillants. Son nom suffisait pour le perdre. Il fut condamné à mort.

Au moment où il arriva sur la plate-forme, il demanda à Samson, l'exécuteur, l'autorisation de dire quelques mots. On le lui permit.

— Peuple ! dit-il, j'ai cru en toi, j'ai été de tes amis. Des hommes qui te trompent et te conduisent à l'abîme m'ont condamné, m'amènent à la mort. Soit. Mais je veux, avant de mourir, te dire la vérité...

Sur un signe du procureur, chargé de la surveillance, Samson saisit le marquis par les épaules, l'étendit sur la planche, — car à cette époque il n'y avait pas de bascule, et on vous attachait à plat ventre avec des courroies, — et l'enfourna.

Le marquis continuait son discours :

— Elevé dans une classe privilégiée, je l'ai volontairement abandonnée pour vivre de ta vie, pour demander au travail mon pain quotidien, j'ai fait acte toujours de bon patriote...

Le couperet tomba.

Mais on usait tellement de la guillotine, à cette époque de liberté, que le malheureux instrument était tout détraqué. Le couperet, glissant mal, s'arrêta sur le cou du patient, dont la chair seule fut entamée, tandis que les vertèbres résistaient.

Samson et ses aides relevèrent le couteau. Ce que voyant, le marquis, toujours la tête dans la lunette, reprit avec le plus grand sang-froid :

— Je te disais donc, peuple, lorsqu'on m'a interrompu...

Le couteau, retombant, interrompit de nouveau le discours de M. de Marville.

On nous communique ces quelques lignes, extraites d'une ordonnance de LL. EE. du Conseil de guerre de la République de Berne, pour régler l'exercice de l'Infanterie, datée de 1768 :

De la manière de ranger les soldats. — Les plus beaux hommes seront placés au premier rang, les suivants au 3^{me} et les plus petits au 2^d pour que la troupe forme un beau coup-d'œil et que dans les feux le 3^{me} rang ait un avantage sur le 2^d. Si un contingent ou une compagnie sortent seules pour l'Exercice on les range *des ailes au centre*, mais si elles doivent manœuvrer par bataillons, ceux de la droite rangent *de la droite à gauche*, et ceux de la gauche *de gauche à droite*, etc., etc., de même pour les régiments.

LE NAUFRAGE DU WATERLOO

IV

— Quel âge avait-il ? dit sir Plough ; avait-il des enfants, des charges ?

— Quarante-deux ans, monsieur, une femme, cinq enfants, et son vieux père, un ancien pilote blessé à la mer.

— Bravo ! fit sir Plough, vous ne m'empêcherez pas...

Et s'étant levé, il déposa les billets de banque sur l'assiette de l'absent, et, prenant à sa boutonnière une rose que son fils lui avait donnée, il la plaça sur les billets en disant :

— Ce sera pour sa veuve. Vous me ferez grand plaisir d'offrir cela à la pauvre femme, et de lui dire que je me charge du père ainsi que de l'instruction des enfants. Et vous voudrez bien ajouter que je serais bien heureux, bien honoré, d'embrasser la femme d'un brave à qui nous devons la vie.

— Nous vous l'amènerons demain matin, monsieur, vous lui ferez vos générosités vous-même. Elle sera si contente, elle voulait venir vous remercier pour le magnifique enterrement, mais elle ne l'a pas osé faire.

— C'est à moi d'aller à elle ; conduisez-moi, mes chers braves.

— Elle est bien en larmes aujourd'hui, fit le patron ; demain vaudrait mieux.

— Vous avez raison, venez me prendre ici demain à dix heures.

— Convenu, répondit maître François, et maintenant, monsieur, nous nous en allons, nous avons à travailler.

— Pas sans nous être embrassés, dit sir Plough, les paupières rougies par des larmes longtemps contenues.

A chaque accolade, sir Plough, tout ému, tout troublé, détachait de sa personne quelque bijou qu'il mettait chaleureusement dans la main de chaque marin. Il étreignait chacune de ses mains de crainte qu'elle ne se rouvrit pour refuser ce qu'il donnait avec tant de bonheur, son épingle de cravate, sa montre, sa bague, sa chaîne.

— Gardez, gardez, mon ami... souvenir... souvenir...

L'émotion l'empêchait d'articuler ses mots et de construire des phrases.

Lorsque les sauveteurs se furent retirés, son fils lui dit :

— Vous disiez, mon père, que les Français...

— Chut ! fit vivement sir Plough en mettant doucement sa main sur la bouche du jeune homme, taisez-vous, je disais que les Français sont les premiers chrétiens du monde.

Le lendemain matin, à dix heures, sir Plough et son fils, conduits par maître François, patron de la chaloupe de sauvetage, s'arrêtaient devant une maisonnette à demi enfouie dans les terrains de Sainte-Adresse. Portes et fenêtres étaient closes en signe de deuil ; le marin, en hôte familier qu'il était, tourna la clef de la porte, et entrant le premier, dit :

— Bonjour, mère Mardrec. je vous amène M. Plough et son fils, qui veulent vous voir.

Et la pauvre veuve, occupée à allaiter, jeta vivement un fichu sur son sein et leva sur les étrangers des yeux étonnés, gonflés par les pleurs, et qui semblaient leur dire : « C'est vous qui êtes la cause de mon malheur. »

L'Anglais comprit ce regard. Il ne fit pas de discours ; des paroles n'eussent-elles pas été vaines et de mauvais goût dans une circonstance aussi touchante ? Il dit simplement :

— Madame, je n'aimais qu'un seul être au monde, mon fils que voici : votre mari est mort pour me le conserver ; et de plus, les braves qui l'accompagnaient m'ont sauvé, moi aussi ; je dois donc deux existences.

— Rien ne remplacera mon pauvre défunt. Cependant,